

LA BROSE-MONTCEAUX  
AVANT, PENDANT ET APRES LE 24 JUILLET 1944

Henri du Halgouët O.M.I et Jean Guéguen O.M.I.

### **Introduction**

De nombreux textes ont été écrits sur les événements tragiques du 24 Juillet 1944 et leur suite pour la communauté des Oblats jusqu'à la libération des survivants près de Péronne à la fin d'août. Il est juste que l'attention se soit portée sur ceux qui ont donné leur vie pour la France et qui ont souffert pour elle. Par contre, rien ou presque n'a été dit sur la participation de la maison dans son ensemble et de plusieurs de ses membres à la Résistance, participation qui a été à l'origine de la tragédie et lui donne son sens. Cette activité, si modeste qu'elle ait été, ne doit pas tomber dans l'oubli, au moment où se célèbre le 50ème anniversaire du sacrifice de nos frères.

Il est facile de comprendre la discrétion des participants les plus engagés à cause de leurs fonctions. Ils n'en parlaient jamais et tous ont respecté leur silence. Ils ont disparu aujourd'hui sans avoir laissé de traces écrites de ce qu'ils savaient, au moins à ma connaissance. Sans doute, d'autres Oblats de la maison ont-ils eu des contacts avec des personnes et des groupes de la Résistance. Il est inévitable que certains scolastiques d'alors en aient su ou deviné quelque chose, sans parler des FF. Cuny et Perrier, victimes de leur engagement actif. Quelques autres ont été contactés pour faire partie du groupe et ont donné leur accord.

En tant que dernier survivant des sept appelés par Korf pour être interrogés, je voudrais dire simplement comment j'ai vécu cette période difficile, d'abord comme scolastique, puis comme membre du corps professoral pendant la dernière année, la seule durant laquelle j'ai participé de manière active à la Résistance. Je me bornerai à dire ce que j'ai vécu personnellement ou que je sais avec certitude. Je n'ai gardé aucune note écrite sur cette période. Les dates sauf exception resteront donc approximatives. Selon une loi tacite et spontanée de l'activité clandestine, je n'ai pas cherché à savoir plus que le strict nécessaire. "Moins on en sait, mieux ça vaut", en cas d'arrestation et d'interrogatoire. Je n'ai pas fait état des noms ni des faits rapportés par la presse, que les historiens pourront trouver dans les documents officiels, sauf pour rectifier des affirmations erronées. Mon seul but est d'apporter ma modeste contribution à l'hommage rendu au courage et au patriotisme de ceux avec qui j'ai travaillé à la libération de notre pays.

A la réflexion, il m'a semblé que ce travail, pour avoir sa pleine signification, devrait inclure le récit d'un témoin oculaire de la tragédie du 24 juillet. Le Père Jean Guéguen qui l'a vécue a consenti volontiers à ce que son témoignage soit incorporé à ce récit pour lui donner tout son sens. Le lecteur lui en sera reconnaissant. Il lui sera facile de reconnaître la partie qui lui appartient en propre.

### **Le scolasticat des Oblats à La Brosse-Montceaux de 1940 à 1943**

A la déclaration de guerre en 1939, la maison d'études des Missionnaires Oblats comptait plus de cent étudiants, une dizaine de directeurs et quelque vingt frères coadjuteurs, pour la seule Province du Nord. Appauvrie de tous les mobilisés, elle avait continué de fonctionner aussi régulièrement que possible. A partir de juillet 40, la maison évacuée au moment de "l'exode" se repeuple peu à peu. Ceux que cette panique générale avait entraînés d'ailleurs pas bien loin, la retrouvent, en partie occupée mais non pillée, par un détachement de l'armée victorieuse. En l'espace de quelques semaines, les soldats de la Wehrmacht se retirent d'abord dans la partie extérieure, les "communs", anciennes remises et écuries du château, puis complètement avant la fin du mois. Les scolastiques démobilisés regagnent la communauté les uns après les autres et se réhabituent à la vie régulière, avec quelques concessions, puisque c'est encore le temps des vacances.

On se sent écrasé par l'effondrement de l'armée française, l'armistice et l'occupation militaire. Le Maréchal Pétain est généralement perçu comme le sauveur providentiel ; il n'y a pas de sentiment antiallemand caractérisé. Avec la reprise des cours réguliers en octobre, sous la direction du Père Henri Tassel, chacun se remet progressivement, selon son rôle et son caractère, à la formation missionnaire. Les scolastiques de Rome, dont je fais partie, forment un petit groupe, "les Romains" perçus comme "intellectuels", en contraste mais sans opposition, avec les "durs" plus portés vers les travaux manuels, que la pénurie croissante rend de plus en plus nécessaires.

L'occupation militaire dont le poids s'aggrave, la politique de collaboration accentuée par le gouvernement Laval, sans les légères compensations de la "zone libre", les mesures antisémites, une connaissance plus précise du

Nazisme, tous ces facteurs font que la mentalité de la maison évolue lentement. De Gaulle et la radio de la France Libre suscitent de plus en plus d'intérêt. Les "verts de gris" devenus les "chleus" ne sont guère visibles que de loin sur la route nationale ou en ville, mais on voudrait bien les voir ailleurs. Le caractère foncièrement anti-chrétien du Nazisme est mieux réalisé. Les moindres signes de faiblesse de leur part, avec l'espoir encore fragile de libération, transmis par Londres et répercutés chez les scolastiques par les professeurs qui seuls peuvent écouter la radio, sont accueillis avec satisfaction et discutés passionnément en récréation, après les interminables conversations sur les restrictions alimentaires et le froid en hiver. La résistance à l'occupant en France en est encore à ses premiers balbutiements, mais l'apparition du STO (Service du travail obligatoire en Allemagne) va déclencher les premières manifestations d'opposition au régime de Vichy et à l'occupant. Il va falloir camoufler les réfractaires et leur fabriquer de faux papiers. La petite presse à imprimer que possède le scolasticat sera utilisée pour cela et on se procurera des tampons officiels. C'est ainsi que s'est développé au long des premières années d'occupation un état d'esprit favorable aux actions de résistance, à peu près unanime, tant chez les scolastiques et les frères coadjuteurs que dans l'équipe de direction. L'approbation ouverte de l'un de nos confrères âgé à la collaboration est regardée comme exceptionnelle et un peu choquante.

Pendant cette période, je percevais la situation du côté des scolastiques. Nous devinions que certains membres du corps professoral, de par leurs fonctions et leur ministère, étaient en contact avec des initiatives de l'extérieur. C'est, je crois, vers la fin de 41, que les *Courriers du Témoignage Chrétien* ont commencé à circuler clandestinement. Le P. Piat y a été impliqué très tôt. Bien entendu, ces écrits ne circulaient pas dans la maison, mais on en percevait les échos assourdis.

Le seul souvenir d'un contact que j'ai gardé de cette période est la rencontre chez nous à plusieurs reprises, d'une famille de Melun, qui hébergeait plus ou moins clandestinement une Anglaise malade. C'est probablement le fait que je parlais anglais qui avait amené cette rencontre. Pour la première fois, j'ai perçu l'existence, à défaut d'une résistance organisée, d'actions ponctuelles pour aider des personnes en difficulté : réfractaires au STO, Juifs, etc. Bien que vivant en pleine campagne, à l'écart même du village, nous n'étions nullement coupés du monde, et il est fort possible que quelques-uns d'entre nous aient eu des expériences de ce genre.

Après mon ordination à la prêtrise le 5 juillet 1942, j'ai été envoyé à Paris en novembre pour terminer mes études et me préparer à l'enseignement de la philosophie, auquel j'ai été nommé officiellement en juillet 43. Lors de mes brefs séjours à La Brosse pendant ces neuf mois d'absence, je n'ai pas remarqué d'évolution notable dans l'état d'esprit de la maison, seulement un renforcement de l'atmosphère favorable à la résistance, qui commençait à s'organiser, au milieu, hélas ! de rivalités politiques, d'arrestations, de déportations et autres tragédies.

#### L'engagement dans la résistance organisée

Comme membre du corps professoral, c'est un autre aspect des choses que j'ai commencé à percevoir. Je pouvais entendre directement la radio de Londres sur le poste de la communauté. Le P. Tassel, comme supérieur, était très discret sur ses sentiments personnels par rapport à la situation militaire et politique, mais il était facile de deviner où allaient ses préférences. Il donnait aux scolastiques quelques nouvelles venant des deux côtés, de la presse et de la radio officielles, mais surtout de la France Libre. Sa préoccupation principale était de maintenir la marche régulière et l'unité de la communauté, fermant les yeux sur certaines initiatives des uns ou des autres, soucieux avant tout d'assurer les santés et le bon esprit, malgré la malnutrition et le manque de chauffage. A ma connaissance, il n'a pas été engagé dans les premiers contacts avec le groupe de résistance de Montereau, mais il n'ignorait pas ceux du père économe, le Père Pierre Letourneur, appelé familièrement "Grand Pierre".

C'est au début de 1944 que l'engagement formel dans l'action résistante s'est précisé, au moins pour moi. Je n'ai jamais connu ni cherché à connaître les noms ou pseudonymes des responsables de ce groupe, pas plus que ceux de l'organisation nationale à laquelle il se rattachait. Je savais que d'autres membres de la communauté y étaient engagés, mais je ne les ai connus qu'au premier parachutage d'armes, fin juin ou début juillet. Mon contact se limitait volontairement au P. Letourneur, à qui je faisais pleine confiance. J'ai toujours supposé qu'il avait mis son supérieur au courant de ses activités et des initiatives qui pouvaient impliquer la communauté dans son ensemble. Je connaissais l'activité du P. Piat dans la diffusion très discrète de *Témoignage Chrétien*, mais je ne l'ai pas interrogé à ce sujet.

Je ne me rappelle pas qui m'a envoyé au parloir, une après-midi de printemps pour rencontrer un homme assez jeune, qui s'est présenté d'emblée comme un officier français parachuté de Londres et en contact radio avec la France Libre. Peut-être lui avait-on donné mon nom ? Il m'a déclaré que sa mission consistait à repérer des terrains d'atterrissage pour des planeurs transports de troupe, en vue de l'invasion prochaine. Pour me mettre en

confiance, il m'a donné le texte bref d'un message personnel qu'il devait recevoir de Londres le soir même. Nous sommes sortis ensemble par le portail au fond du parc ouvrant vers le Sud sur la campagne et nous avons parcouru les champs assez vastes limités par des bois à deux ou trois kilomètres. Il a pris des notes sur une carte avant de me quitter. C'est dans ces environs que devaient avoir lieu un peu plus tard les deux parachutages d'armes auxquels j'ai participé, mais je crois que c'est une simple coïncidence. En tout cas, le soir à la radio, j'ai éprouvé un petit choc en entendant le message personnel qui m'avait été confié. Nous étions donc vraiment embarqués !

Vers Pâques, est arrivé au scolasticat un Oblat, le P. Rousseau, chargé d'une paroisse dans l'Est. Un matin, il avait recueilli sous le porche de son église un homme assez grand, vêtu d'une combinaison d'aviateur, parlant à peine quelques mots de français. L'étranger avait réussi à lui faire comprendre sa situation : il était officier de l'armée de l'air américaine (commandant, *wing commander*), en mission de bombardement sur la Ruhr. Son avion avait été abattu par la FLAK, (artillerie anti-aérienne allemande) non loin de cette paroisse. Il avait pu sauter en parachute et s'était réfugié vers l'église. Le P. Rousseau avait tout de suite pensé à nous pour le faire passer en Angleterre. Dans ce cas, c'est le P. Tassel lui-même qui m'avait demandé de m'en occuper. On lui avait trouvé une petite chambre dissimulée sous un escalier de service, un peu coupée du reste de la maison. Je ne la connaissais même pas auparavant, après plusieurs années de séjour. J'ai donc pris soin de lui pendant près d'un mois, lui apportant discrètement ses repas et les partageant souvent avec lui. Il paraît que des scolastiques se sont aperçus de cette présence insolite, mais ils ont cru qu'il s'agissait d'une personne de ma famille. En même temps, je contactai des personnes de Melun dont je connaissais les accointances avec une filière d'évasion. L'officier américain fut pris en charge par cette organisation, mais les événements subséquents ne m'ont pas permis de savoir ce qu'il était devenu.

Une autre anecdote fera comprendre les conditions parfois risquées dans lesquelles il nous fallait opérer, un soir à la tombée de la nuit, un homme me fait demander à la porte, en se recommandant de personnes que je connaissais comme résistants. Il me dit qu'il venait d'échapper à la Gestapo et demandait un refuge pour la nuit avant de rejoindre dès le lendemain matin un village des environs où il était attendu. Il paraissait épuisé. On lui donna à manger, mais le P. Tassel me dit de lui trouver un asile en dehors de la maison. Je pensai tout de suite à la maison forestière de la Bondue, dont il sera question plus loin. Il couvrit avec peine les deux ou trois kilomètres qui nous en séparaient. Arrivés là, impossible de se faire ouvrir. Il n'y avait personne. Après un quart d'heure d'efforts discrets, je décidai de rentrer à la maison. En le voyant à bout de force, je le fis coucher dans mon lit. Le lendemain matin, vers cinq heures, il se sentait beaucoup mieux. J'allai prendre discrètement deux vélos à la réserve, et nous voilà en route pour le village indiqué. Arrivés là sans encombre, il se fit accueillir. Quand je le vis en sûreté, je refis aussitôt la route avec les deux vélos, et j'étais à la chapelle pour la prière du matin sans que personne semblât s'être aperçu de rien.

### **Les parachutages et le stockage des armes**

Ces quelques faits se situent vers la fin de l'année scolaire. De graves événements avaient marqué cette période. Pour moi, ce fut la perte de ma sœur aînée tuée avec trois enfants dans le bombardement de Druz, près de Rennes, le 8 mai 44. Moins d'un mois plus tard, c'était le débarquement allié du 6 juin. Pourtant la vie régulière du scolasticat continuait comme si de rien n'était, avec les examens de fin d'année et la perspective des vacances proches. On sentait quand même que des événements décisifs étaient proches et l'atmosphère se chargeait d'attente anxieuse.

C'est dans ce climat que les nouvelles de Londres se terminent ce soir de fin juin ou début juillet avec le message personnel indiquant le parachutage d'armes attendu. Le P. Letourneur nous en avait parlé individuellement. Aussitôt après avoir entendu le message, il nous fait un signe d'intelligence et s'éclipse discrètement pour prévenir les scolastiques dont j'ignore encore les noms. Les instructions données, je crois, la veille, prévoyaient l'heure et le lieu du rendez-vous. Tout se fait dans le silence. Vers minuit, près d'un grand champ bordé d'arbres au sud de la propriété, nous sommes une vingtaine de personnes dont beaucoup se rencontrent pour la première fois. En plus du P. Letourneur, je trouve là les PP. Piat et Gilbert, les FF. Perrier et Cuny, avec peut-être l'un ou l'autre scolastique que je n'ai pas remarqué. Je note deux gendarmes en tenue, une charrette attelée, conduite par la seule personne du dehors que je connaisse, M. Séverin, fermier de la Bondue. Des feux sont allumés aux deux bouts du champ. Un peu après minuit, le vrombissement sourd d'un avion volant lentement à basse altitude se fait entendre. Au deuxième passage, des champignons noirs se détachent de l'ombre de l'avion bien visible sur le ciel clair et les containers tombent rapidement en ligne impeccable entre les feux. Puis le silence se rétablit. Vite et sans bruit, la vingtaine de cylindres de plus de cent kilos chacun portés par quatre personnes sont rassemblés

autour de la charrette. Un groupe de porteurs accompagne la charge jusqu'au cimetière du village, où notre vaste caveau est ouvert et préparé. Pour faire vite, tout est entassé au fond sur le sol. Après trois ou quatre voyages, le terrain est entièrement dégagé, les feux éteints et les cendres dispersées, le caveau provisoirement refermé et chacun rentre chez soi vers deux ou trois heures du matin, aussi discrètement que possible.

Cette opération impeccable a fait une grosse impression sur les participants. Si tout marche comme ça, on peut avoir confiance dans la libération toute proche. Bien entendu, ce bruit insolite d'avion à basse altitude, les pas étouffés des scolastiques qui regagnent leur lit dans le dortoir et d'autres signes n'ont pas échappé à tout le monde. Il se passe quelque chose... On en parle à mots couverts.

La nuit suivante, le groupe du scolasticat dont les membres se connaissent maintenant, aidé de quelques personnes du dehors, se remet au travail pour le stockage des armes. On découvre les fusils américains, les mitraillettes STEN et leurs munitions, etc., sans perdre de temps à s'extasier devant cet arsenal. Les nombreuses loges inoccupées du caveau sont remplies, les pierres de fermeture replacées. Les containers vides sont bourrés avec les parachutes et aussitôt transportés au puits désaffecté situé en contre-bas de la propriété, à quelque 200 m. de la maison vers la ferme en bordure du jardin. Ce puits résultait d'un forage infructueux, vieux de plusieurs années, mais repris dans le sens horizontal par une équipe de "durs", dans l'espoir de trouver de l'eau un peu plus loin. Après plusieurs mois de travail sans résultat, le trou avait été recouvert avec des planches et de la terre. Je ne sais pas quand on avait décidé d'y enfouir les emballages vides, mais j'avais entendu les exclamations admiratives de certains en face des parachutes. L'idée de jeter cette étoffe précieuse à la rivière, comme on l'avait d'abord envisagé, leur semblait inacceptable dans la situation de pénurie. Est-ce cette réaction qui avait déterminé la décision d'utiliser cette cachette fatale ?...

Tout ce travail était donc achevé en deux nuits, apparemment sans avoir causé trop de remue-ménage, et chacun dans la communauté avait repris ses activités habituelles. Les cours étaient terminés, mais la vie régulière se poursuivait sans interruption, sauf quelques adoucissements dus aux vacances.

Le même scénario allait se répéter un peu plus de quinze jours après, avec cette différence importante que le second parachutage fut en partie manqué. Des parachutes avec leur charge s'étaient pris dans les arbres voisins. On avait pu en dégager plusieurs, mais d'autres invisibles dans la nuit, étaient restés accrochés, et quelques paquets pendaient çà et là. Je me trouvais près de la charrette quand l'un des containers s'était écrasé à quelques mètres du cheval... Le reste du travail s'était effectué comme la première fois, mais le lendemain, des scolastiques et sans doute d'autres personnes avaient repéré les colis mystérieux. Le tortionnaire Korf a reconnu lors de son procès s'être rendu dans cette zone, sans doute sur des informations fournies innocemment à la police française ou directement à ses services.

### **L'exploitation du dépôt d'armes**

Quelques jours auparavant, le 12 juillet exactement, s'était produit un fait, en soi de peu d'importance, mais qui marque les liens délicats entre les différents réseaux de résistance. J'en ai été acteur et témoin. Vers midi, j'avais reçu du P. Letourneur la mission d'aller au caveau avec une remorque de vélo et d'en ramener discrètement un certain nombre d'armes, surtout des mitraillettes STEN avec des munitions, pour des personnes importantes de la Résistance parisienne. Je ne me souviens plus si quelqu'un m'accompagnait pour ce travail. Je revins avec mon chargement un peu lourd pour la pauvre remorque, et trouvai réunis dehors sur la terrasse devant la maison cinq personnes inconnues avec le P. Tassel et le P. Letourneur qui discutaient en buvant un verre. Je ne fus pas invité à partager leur boisson et je m'éclipsai une fois le chargement transféré dans leur voiture. L'un des visiteurs m'avait frappé par son embonpoint. J'ai su beaucoup plus tard qu'il s'agissait du fameux Joanovici, accompagné d'un parisien, d'un jeune homme et de deux responsables de la Résistance régionale, dont l'un était le capitaine Desbois, notre responsable comme je l'ai su plus tard, massacré par les Nazis avant leur fuite avec tout un groupe de prisonniers de Fontainebleau dans la forêt.

Je mentionne aussi ce fait parce qu'il a conduit ensuite des enquêteurs à soupçonner Joanovici d'avoir été à l'origine du drame du 24 juillet. J'ai eu depuis la certitude qu'il n'y a été pour rien et que les armes fournies ce jour-là sont bien parvenues à l'organisation "Honneur de la Police" pour servir à l'insurrection qui a préparé la libération de Paris par la 2ème D.8 de Leclerc.

Par contre, on sait par les déclarations de Korf à son procès que dix jours plus tard, le samedi 22, une autre livraison d'armes à laquelle je n'ai pas participé, a entraîné la tragédie du surlendemain. Un membre de notre groupe, qui connaissait bien La Brosse et avait sans doute sur lui la liste des participants, avait été arrêté dans les environs par

une patrouille avec des armes provenant de notre dépôt. C'est la cause directe, probablement pas unique, de l'action de la Gestapo le 24, après une première opération sur Montereau le 23.

### Préparer un refuge en cas de danger

Le dimanche 23 juillet, le P. Christian Gilbert s'était rendu tôt le matin à Montereau pour prêcher dans une paroisse la journée missionnaire. Dans le courant de la matinée, peut-être sur un coup de téléphone, le P. Tassel nous dit qu'une opération de police nazi avait eu lieu dans cette ville. De mon propre mouvement, et sans doute imprudemment, je voulus en avoir le cœur net, et je me rendis en vélo à la paroisse où se trouvait Le P. Gilbert. Il se montra plutôt rassurant. Selon ses informations, la Gestapo avait fait buisson creux et était repartie sur Fontainebleau ou Melun. Ces nouvelles que je rapportai à la maison furent confirmées par lui à son retour dans l'après-midi, mais l'inquiétude persistait, comme le confirme le témoignage du P. Guéguen.

Cette alerte me tracassait. Depuis plusieurs semaines, surtout depuis les parachutages, nous avions parlé entre nous d'organiser un lieu de refuge pour le cas où l'un de nous, spécialement le P. Letourneur engagé plus directement, serait menacé. Le petit épisode dont j'ai parlé plus haut m'en avait convaincu, mais ce n'était pas à moi de prendre la décision. On avait parlé de la maison forestière de la Bondue, perdue dans les bois, à distance raisonnable de la maison. Le garde avait dit à plusieurs d'entre nous qu'il serait prêt à accueillir une personne en danger, mais rien n'avait encore été fait. Il n'a jamais été question d'y abriter tout le groupe, encore moins la communauté, mais une ou deux personnes plus menacées. Encore fallait-il qu'on y trouve le minimum nécessaire. J'en parlai au P. Letourneur en fin d'après-midi et il fut d'accord pour y aller le soir même avec des couvertures pour passer la nuit et voir par expérience ce qu'il faudrait y emmener de plus.

J'allai trouver le P. Piat et le P. Gilbert pour les engager à venir avec nous. Tous les deux m'encouragèrent dans cette initiative, mais ils se sentaient trop fatigués par leur travail dominical pour nous accompagner. Pour que la chose reste discrète, nous n'avons pas sollicité les scolastiques impliqués avec nous. Après la nuit tombée, nous voilà donc partis tous les deux avec des couvertures sous le bras, par un chemin bien connu et plutôt de bonne humeur, sans le moindre pressentiment de l'imminence du danger. Le garde forestier, probablement averti par mon compagnon qui le connaissait bien, nous accueillit volontiers et nous conduisit à la cave où il y avait abondance de paille. Pour ma part, fatigué par les démarches de la journée et habitué au camping., je dormis aussi bien que possible, et mon compagnon aussi.

Le lendemain matin, lundi 24, vers 7 heures, il fait beau et nous quittons notre cave plutôt optimistes. Désormais on saura où s'abriter et cacher les autres en cas de danger. Je dis mon office en marchant, et le P. Letourneur a son chapelet en main, ce qui ne l'empêche pas de dire en plaisantant : « Si on trouvait les nazis en arrivant ... ! » Nous voilà déjà en vue de la sortie sud du parc. Tout à coup, une rafale de mitraillette retentit venant de la direction de la maison. Première réflexion de mon compagnon : « Ça y est ! Des gens ont trouvé les containers perdus lors du parachutage et ils s'amuse avec les armes... ! » On s'arrête un instant, puis on reprend la marche. Mais après quelques pas, une autre rafale ! Décidément, il se passe quelque chose. On va contourner le parc et se renseigner au village. Quittant l'abri des arbres, nous voilà en pleine vue au milieu d'un champ, où M. Venu, un fermier que nous connaissons bien, fait la moisson. En nous voyant, il lève les bras au ciel : « Vous vous êtes échappés... ? » - « De quoi ? » - « Vous ne savez pas ? Les Allemands sont au couvent depuis l'aube et on dit qu'il y a des morts. » Sans nous concerter, d'un même mouvement, nous tombons la soutane et nous marchons derrière la moissonneuse en ramassant les gerbes pour gagner le petit bois qui borde le champ où nous nous cachons aussitôt. « Je reviendrai vous donner des nouvelles » nous lance le fermier en reprenant son travail.

### L'appel

Voici ce qui se passait au scolasticat d'après le témoignage du P. Guéguen.

5 heures 30. Ce matin-là semblait devoir se dérouler comme tous les autres. Nous étions en "petites vacances" ; nous dormions une demi-heure de plus. Oraison. Messe. Travaux manuels, sans oublier le sujet particulier que tel ou tel professeur nous demandait de creuser. Nous suivions sous le "cloître" la progression des armées alliées depuis le débarquement du 6 juin en Normandie, à partir des informations que nous donnaient le supérieur et les professeurs.

Un groupe de scolastiques avait pris son tour de garde au "Saut de mouton" sur les voies de chemin de fer, comme tous les jeunes de la région, à quelque trente minutes de marche de la maison. Le chant du rossignol, à ces heures matinales, ne s'oublie pas, non plus que le bruit sourd des trains lents et sans doute lourdement chargés de

munitions. Le groupe rentrait pour la Messe et un plus que modeste petit déjeuner.

Ordinairement silencieuse, la petite route qui longe la conciergerie s'est remplie subitement d'un vacarme inhabituel. La côte exigeait des changements de vitesse. Des camions militaires... et se rendant où ??

C'est alors que s'ouvrit la porte de la sacristie : le P. Henri Tassel, supérieur, était accompagné d'un homme de taille moyenne, plutôt petite, très bien vêtu et botté. « Mes enfants, veuillez sortir. Ce monsieur voudrait vous parler ». Il nous fallut sortir. On nous aligna le long du bâtiment, de ce cloître où s'affichaient ostensiblement les avancées des troupes de libération. Plus tard, on nous ordonna de nous écarter à quelque vingt ou trente mètres, sous le soleil de juillet, sans ombre, à jeun. Nous pensions à un contrôle, comme il en existait tant depuis quatre ans. Une journée de "petites vacances" qui s'annonçait tout autre qu'un lundi ordinaire.

Les heures passent, chaudes, épuisantes, lourdes... Nous voici donc alignés. L'homme au costume strict que nous avons vu auprès du P. Tassel entreprend ses recherches en hurlant : « Père Conome ! » (il ne pouvait prononcer économé). Père Halois (très approximativement du Halgouët), Nio, Gilbert, Cuny, Piat, Perrier - Cinq noms désormais égrenés devant nous, tandis que le soleil se fait plus rude, le silence plus grave. Le responsable de la Gestapo allait et venait accompagné d'un homme au visage tuméfié que l'on supposa être notre dénonciateur. Il possédait en mémoire les cinq noms, plus les deux absents partis la veille au soir. Les témoignages écrits pour la plupart en novembre 1944 divergent quant à l'ordre d'appel. Sans doute cet homme au visage ensanglanté, visiblement gêné, marque par la torture correspond-il à ce que raconte l'un de nous "l'homme trapu, lui aussi de taille un peu petite, qui avait les mains liées (...) Je le vois près de moi, je puis encore décrire son visage, ses yeux injectés de sang, la couleur de sa veste. Je lisais dans ses yeux la peur d'un homme traqué et la tristesse d'un total naufrage". Peut-être est-il du nombre de ceux que les nazis abattrent le 18 août, en pleine forêt de Fontainebleau ?

Un à un, ils furent emmenés à ce que nous appelions le "ciron" où nous nous débarrassions de nos chaussures de marche ou de travail.

### **Le Puits**

Au-dessus de nos têtes passaient les forteresses volantes se rendant sans doute vers la Bavière. Un voisin me glissa à l'oreille : « Si nous pouvions seulement être dans un de ces engins, eux ils sont libres, mais nous ! » Le regard d'un de nos gardiens nous le fit comprendre : il ne fallait pas prolonger une conversation, Mais quel rêve, même en ces heures !

Le soleil devenait difficilement supportable. Les estomacs se nouaient. Nous ne pouvions nous asseoir. Ici se situe l'épisode des souches. Des militaires intrigués par de la terre remuée ont eu beaucoup de mal à comprendre que des souches avaient été arrachées en vue du chauffage. Peut-être n'étaient-ils pas dupes ? Mais c'est une autre terre fraîchement remuée qui décida Korf à faire appel à des volontaires qui furent aussitôt renvoyés à leur place. Le "maître" de l'événement que nous vivions en décida autrement : il les désigna. Les FF. Bocquené, Ruyant et moi furent du nombre. Le puits, dont il a été question plus haut, était recouvert d'un plancher et de terre. Korf nous obligea à remuer cette terre lourde, blanchâtre. Jean Bocquené me précédait dans cette opération et un autre peut-être. Jean me glissa : « Il faut creuser le plus possible en largeur – Non, non, profond ! » reprit vertement un militaire. La pelle atteignit les planches et tout naturellement on entendit le bruit sourd qui laissait deviner un vide à la joie de nos gardiens. Une phrase dut être prononcée en allemand : « Nous avons gagné ! »

Le plancher dégagé, on m'avait passé autour de la taille une corde pour que je m'installe sur une poutre située à mi-hauteur. Ma mission ? Faire passer les cordes d'un seul côté pour pouvoir faire remonter le matériel. Un militaire descendit jusqu'aux galeries. Je vis passer ces cylindres de couleur sombre remontés les uns après les autres.

Une pensée me préoccupait : « Me remonteront-ils vivant ? » Comme je pouvais, je priais devant la gravité de la situation. Et que pouvait-il donc se passer en surface ? Je voyais ce matériel inusité, sentant bon le neuf... et de quelle provenance ? Et quelles conséquences pour nous tous. Peut-être les cinq avaient-ils parlé ?

De ma poutre, j'entendais des rafales de mitraillette. Menaces ? Exécutions ? Sommations ? Quelques balles en réserve pour moi ? Que de questions. Et aucune explication depuis le haut. « Vous remonter » me dit un gardien. Surprise en plein milieu de mes suppositions. Soulagement ? Oui et non. De nouveau la corde autour de la taille, puis la remontée et cette vision des quatre soutanes étalées, celle du P. Tassel égrenant son chapelet à quelques mètres. Je n'osai lui poser de question tellement son visage m'impressionnait.

Presque aussitôt on amena le Frère Nio. Il se mit de biais par rapport à toute la communauté qui, entre temps, avait descendu la pelouse (ce que j'ignorais) : c'est dans cette position qu'il reçut les rafales fatales. Je me retournai, trouvant cette exécution – la seule que je vis – insupportable. Lui aussi coupable, et pourquoi ?

« "J'en tuerai deux, trois, cinq, sept..." » hurlait Korf hors de lui. Que ressentions nous alors ? Etions-nous capables d'être autres que des êtres résignés, à la merci d'une seule personne qui avait tout le pouvoir de décision et les armes en nombre suffisant pour nous faire disparaître ? La colère aussi froide, intérieure. Je priai pour le P. Tassel : peut-on alors parler de responsabilité d'un supérieur seul ? Et comment pouvait-il ressentir cette solitude ? Sans doute devons-nous au colonel Otto von Karmainsky arrivé là au milieu du désastre, d'avoir échappé au pire.

Tous s'accordent pour dire que les cinq fusillés furent courageux fiers, même si les bras d'un P. Piat sont tombés de désespoir devant les chargeurs vides. Leurs dépouilles furent jetées dans le puits.

### **En Route Vers La sécurité**

Dans notre cachette, pas d'alerte nouvelle, mais quatre heures d'inquiétude mortelle, de prière anxieuse, jusqu'à ce que nous apercevions un enfant avec un panier qui semble chercher quelque chose. Rentré chez lui, M. Venu, pour ne pas attirer l'attention a envoyé son fils nous apporter de quoi manger. On lui fait signe discrètement. Il repart avec notre chaleureux merci, en nous disant d'attendre son père. La faim, à défaut de l'appétit, nous fait apprécier leur générosité. Il faut bien se sustenter pour affronter la suite.

Peu après quatre heures de l'après-midi, c'est lui qui revient nous dire ce qu'on a vu et entendu du village, en particulier les exécutions sommaires et le départ de la communauté entière dans des camions militaires. Les Nazis occupent la maison. « Il faut vous échapper le plus tôt possible dans la direction opposée au couvent et au village. » La décision est prise sur l'heure : non loin de notre cachette à travers bois se trouve la ferme de la Bondue, où M. Séverin pourra sans doute nous aider. Ensuite nous verrons où aller.

L'accueil des Severin nous reconforte. Ils ne savent du drame que ce qu'en dit la rumeur, qui va vite à la campagne. Ils nous font dîner, nous donnent des vêtements civils convenables (sous la soutane on portait peu de chose en été !) et nous voilà partis pour Montmachoux, la petite paroisse desservie par le P. Piat. Il est convenu que nous irons à Sens, chez l'archevêque, Mgr Lamy, un familier du scolasticat, où il vient souvent pour les ordinations. M. Séverin nous conduira en voiture jusqu'à mi-chemin par des petites routes, et nous ferons le reste à pied, soit une quinzaine de km. La nuit se passe en plein air au fond du jardin de Mme Piesse, familière de la communauté, qui nous passe des sacs de couchage.

Le lendemain matin, la voiture est là et le trajet s'effectue sans encombre. Mgr Lamy est à table quand nous sonnons à la porte de l'archevêché en plein centre de la ville. En nous voyant, il a la même réaction que M. Venu : « Comment, vous vous êtes échappés ? » Il est déjà au courant du drame sans connaître les détails, ni le nom des victimes. Il sait seulement qu'il y en a cinq. Il nous fait déjeuner rapidement, car il est inquiet et il y a de quoi. Nous sommes recherchés et les soldats sont encore nombreux dans la ville. Aussitôt après, il nous conduit lui-même dans un couvent de religieuses tout proche de sa résidence. On ne nous fait pas prendre l'habit, mais on nous recommande de ne pas nous faire voir. Les Sœurs nous hébergeront avec une charité attentive pendant une quinzaine. Le pauvre P. Letourneur est écrasé par le drame dont il se pense responsable. Je m'efforce de lui remonter le moral, mais ce n'est pas facile. La vie enfermée n'est pas son fort. De mon côté, je prie pour les morts et les survivants en gardant l'esprit assez libre pour étudier grâce aux quelques livres trouvés chez les religieuses, en particulier la Somme Théologique de St Thomas d'Aquin. Mais une question lancinante nous tenaille tous les deux : que sont devenus les survivants ?

### **Fontainebleau, Compiègne : en route vers la déportation.**

Retournons au témoignage du P. Guéguen. Transportés à Fontainebleau, nous avons été confrontés à un problème peu banal : on nous apportait une grande marmite pleine d'une espèce de brouet que nous appelions "polenta", mais aucune cuillère, aucune fourchette. Restait le "système D" : avec des couteaux, tailler dans le plancher quelque chose qui ressemble à une cuillère.

Des témoins rapportent que le P. Tassel et le Fr. Ripoche ont été emmenés en voiture à La Brosse. D'autres font état d'interrogatoires sans torture et le dos tourné par rapport à un "interprète" qui se glissait dans la salle. Personnellement je n'ai pas été du nombre des interrogés.

Le vendredi 28, à l'arrivée au Frontstalag 122, à Royallieu-Compiègne, les "coopérateurs passifs à la résistance"

(nous étions ainsi étiquetés) découvrent tout un monde divers et bigarré. Il faudra apprendre à tenir sa langue. Royallieu est à 2 km de la ville de Compiègne. Une cité de baraquements enclos de barbelés. Nous touchons gamelle et quart... avec un rectangle en carton : nous devons chacun figurer dans les 46.000èmes hôtes du lieu. 46.000 personnes ont déjà transité par cette antichambre des camps situés outre-Rhin.

La présence de Mgr Pierre Théas, évêque de Montauban, nous surprend. Il a ceinture violette et croix pectorale. Une frontière nous interdira l'accès du "camp C" où il se trouve ; seuls deux scolastiques lui seront accordés comme compagnons. "Petrus in vincula" (Pierre dans les chaînes) écrira-t-il sur les images qu'il nous offrira, et à l'encre violette comme les écoliers de l'époque. Albert Sarraut, le Préfet du Tarn, le Maire de Toulouse, sont également là... et des anonymes par centaines, manuels ou professeurs, tous milieux mélangés, et au fameux bâtiment 2 ("infirmerie"), les torturés qui se remettent mal des moments douloureux qu'ils ont subis. Parmi eux un homme au corset de fer destiné à étayer ses côtes brisées. D'autres ont les ongles arrachés. Un jeune homme de 19 ans nous montre sa cuisse : pour soigner une plaie encore ouverte, on le gratifie de cachets d'aspirine.

1800 détenus ont quitté le camp la semaine précédente pour Buchenwald ou Dachau (noms que nous ne connaissions pas à ce moment-là) et chaque semaine 150 à 200 nouveaux arrivent. Cheminots, jeunes du maquis, gendarmes, professeurs : on fraternise. La Messe est célébrée dans l'obscurité. Pas beaucoup de choix : celle que les prêtres connaissent par cœur, les défunts ou "de Beata Virgine" ! A 7 h., le "bol d'eau Florine" comme nous disions : vague jus de glands grillés. Puis l'appel, de longs quarts d'heure au soleil avec des plaisanteries de mauvais goût de la part de gardiens heureux de "se payer du curé en soutane". Nous ne pouvions converser avec l'évêque de Montauban qu'à travers un grillage. Seule la tolérance d'un gardien décidait de la longueur des propos échangés. Epouillage au soleil, chasse aux punaises familières des "bois de lit", chasse aux puces... Mais peu à peu s'organise une vie sportive, la constitution d'équipes de foot. A 22 h. couvre-feu.

Plusieurs seront requis pour des travaux à l'extérieur : comblement de cratères laissés par les bombes, déviation de cours d'eau. Aux dissertations des "vacances" se substitue ce "nivelage sous l'infortune", belle formule conservée aux archives.

### Vers un nouveau service

Pour nous, à Sens, le temps passe sans nouvelles. Au bout d'une quinzaine de jours environ, Mgr Lamy vient trouver les deux fugitifs. Il nous confirme la déconfiture allemande en Normandie et la marche rapide des alliés vers la capitale. Mais les nazis sont encore bien installés dans la région de Sens. Pas question évidemment de retourner à La Brosse. Par contre, il a entendu à la radio du Vatican un appel du Cardinal Tisserant pour qu'on envoie des aumôniers dans les groupes armés de résistants, les "maquis" de plus en plus nombreux et actifs qui luttent pour hâter la libération complète. Il nous suggère d'aller au sud de son diocèse, à l'abbaye de La Pierre-qui-vire, dont les moines ont eux aussi aidé la Résistance, bien implantée dans le Morvan. Cette idée est accueillie de grand cœur, car mon compagnon souffre visiblement de cette claustration nécessaire et ne cesse de ruminer la responsabilité qu'il se donne. A ce moment-là, nous savons l'étendue de la tragédie, le nom des fusillés et le sort incertain des survivants en route vers la déportation. L'avance des alliés est encore trop lente pour leur éviter les risques des camps de la mort.

Je n'ai pas gardé en mémoire le trajet qui nous a amenés à La Pierre-qui-vire vers le 10 août. Nous sommes accueillis à bras ouverts. Presque aussitôt on nous transmet la requête du maquis "Camille" qui opère dans les environs et désire un aumônier. Quelle chance de voir l'occasion saisie au vol par le P. Letourneur qui étouffait dans l'inaction. Il fut emmené presque immédiatement. Mes réactions étaient tout autres, à cause de la différence des caractères et aussi du rôle subalterne que j'avais eu dans la résistance active. Malgré la douleur et la tristesse partagées en face des événements tragiques, je ne me sentais pas responsable du drame. Aidé par l'accueil des moines et spécialement du Père hôtelier, je me trouvais chez moi dans la vie monastique. Je ne regrettais qu'à moitié le fait qu'une nouvelle demande tardât à venir.

Vers la fin août, la nouvelle nous parvint que la région de Montereau venait d'être libérée par les troupes américaines. Je partis aussitôt pour rejoindre La Brosse en deux jours, utilisant tous les moyens de transport possibles. Je puis arrêter là mon témoignage, mais achevons celui du P. Guéguen.

### Dernières vicissitudes et libération

A Compiègne, le 14 août, fausse alerte. Après une fouille et un faux départ vers la gare, on nous rend à nos baraquements, mais sans vêtements de rechange. Radio-Londres avait supplié que soit brûlé le train "en réserve" dans la forêt de Rethondes. La Messe du 15 août a lieu en plein air ; mais les sirènes d'alerte interrompent la

communion. Il faut rejoindre les chambrées.

Deux jours après, nouveau faux départ. Seuls les plus compromis nous quittent. Combien reviendront ? Au loin s'intensifient les bombardements de l'important nœud ferroviaire de Creil. On "suppose" effective l'avancée des troupes de libération.

Hélas ! le 25 août, nous marchons entre des rangées de mitraillettes vers la gare de Compiègne. Jusqu'à Péronne, 70 km devraient se parcourir rapidement : de 20 h à 11 h le lendemain ! Il suffit de faire le calcul. Les wagons sont en métal, moins deux en bois... il n'en faut pas plus pour susciter l'imagination des voyageurs d'infortune. Pierre-Henri Teitgen, futur ministre de l'Information puis Garde des Sceaux, a dissimulé dans sa chaussure une scie soigneusement et secrètement préparée à Fresnes. Il raconte dans ses mémoires que tout au long du parcours il y aura le temps nécessaire pour pratiquer une ouverture permettant les évasions. Parmi nous le F. Bertrais en profite.

Le 29, nous sommes casés dans d'autres baraquements de fortune à Péronne, et on nous distribue de la paille tandis que les grondements d'artillerie se font plus proches. Le 31, nos gardiens fracassent leurs machines à écrire. Des bicyclettes en grand nombre sont stockées près du portail du camp. L'équipe de travailleurs rentre plus tôt que prévu. On nous intime l'ordre de nous coucher sur la paille avec interdiction absolue de circuler dans le camp. Lorsqu'on hasarde un œil à l'extérieur, plusieurs heures après, nos gardiens ont pris la fuite... à vélo. La Croix-Rouge nous prend en charge, nous dispersant dans des familles de Péronne. Une dernière résistance à partir du clocher et la ville se rend. Nous en serons quitte pour quelques heures dans les caves avant de retrouver nos familles, totalement ignorantes des événements que nous avons vécus.

### **Hommage reconnaissant aux Oblats et à tous ceux qui nous ont aidés**

Avant de clore ce récit, je voudrais redire mon admiration pour mes frères Oblats victimes de la Gestapo. J'avais connu à Rome les Pères Albert Piat et Christian Gilbert. Avec la différence d'âge et de niveau d'études, nous avons eu les meilleures relations. Je les ai retrouvés ensuite comme mes professeurs appréciés, puis comme collègues la dernière année. Leur valeur intellectuelle et spirituelle a été universellement reconnue et j'ai ressenti très profondément leur perte. Comme je l'ai dit, nous n'avons jamais discuté les raisons de notre engagement commun dans la Résistance, mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'elles étaient pratiquement les mêmes. Je n'ai pas eu vraiment le temps de bien connaître les Frères Lucien Perrier et Jean Cuny. Tous les deux avaient été militaires et ils connaissaient les risques de leur participation. Ils ne souhaitaient pas, mais ne redoutaient pas non plus un éventuel engagement sur le terrain si c'était nécessaire. La victime la plus innocente est le Frère Joachim Nio. Cordonnier de métier, il était en même temps chargé de la porterie et c'est à ce titre qu'il était connu des membres de la résistance en contact avec le P. Letourneur et aussi censé les connaître. Quoi qu'il en soit, son attitude devant la souffrance et la mort a été la même que celle des quatre autres victimes : courage simple jusqu'au bout.

J'espère que j'aurais été dignes d'eux, si j'avais été appelé à partager leur sacrifice. Je regarde comme providentielles sinon miraculeuses les circonstances qui m'ont permis d'échapper à leur sort, sans oublier que les rafales qui les tuaient ont été l'avertissement sans lequel nous allions nous jeter dans la gueule du loup. J'ai essayé de vivre dans la reconnaissance au Seigneur et le travail missionnaire les cinquante années de sursis qui m'ont été accordées, non sans regretter parfois de n'avoir pas été appelé au même sacrifice. Le moment de les suivre ne saurait tarder longtemps...

Les quelques semaines d'intimité forcée que j'ai vécues avec le Père Pierre Letourneur m'ont permis de mieux connaître un homme donné tout entier à sa tâche, dévoué à la communauté, regardant son engagement dans la résistance comme un devoir impérieux malgré les risques pour lui et les autres, conscient jusqu'au scrupule de ses responsabilités, au point d'être écrasé par l'issue malheureuse de ses initiatives. Les membres du maquis "Camille" qui ont vécu avec lui la libération dans la clandestinité, puis la campagne d'Alsace jusqu'à la paix et la démobilisation en 1945, pourront témoigner de sa valeur humaine et religieuse. Les souvenirs de La Brosse le travaillaient encore dans la retraite qu'il a vécue jusqu'à sa mort à Pontmain, tellement qu'il refusait toujours d'en parler.

Je veux rendre hommage surtout au Père Henri Tassel, chargé du scolasticat dans des circonstances difficiles. Il a su maintenir jusqu'au bout l'unité de la communauté, en couvrant de son autorité des initiatives dont il n'ignorait pas les risques, sans nécessairement les approuver, parfois simplement en fermant les yeux. Après la tragédie, il n'a jamais essayé de rejeter sur d'autres la responsabilité. Son attitude exemplaire pendant la captivité à

Fontainebleau, puis à Compiègne et Péronne a été soulignée avec respect et affection par tous les témoins qui se sont exprimés. Il est resté fidèle à lui-même lors du procès de Korf, le tortionnaire meurtrier de tant de résistants. Son geste de pardon par la demande en grâce après la condamnation à mort du coupable non-repent, se situe dans la même ligne.

Un grand merci à tous ceux qui nous ont aidés à fuir la Gestapo : Mr. Venu, Mr et Mme Séverin, Mgr Lamy, les religieuses chez qui il nous a cachés, les moines de La Pierre-qui-vire, et tant d'autres inconnus. Merci enfin à tous les Oblats survivants de la tragédie et surtout au P. Jean Guéguen pour son témoignage. Ils auraient pu penser que les principaux responsables les avaient laissé tomber pour sauver leur peau après les avoir mis dans le pétrin. En tout cas personne ne me l'a jamais fait sentir, et dès octobre 44, j'ai pu reprendre ma place dans le corps professoral sans la moindre réserve. Jusqu'à ce jour, je me suis contenté de répondre oralement aux questions qui m'étaient posées sur notre absence le 24 juillet, mais je n'ai jamais rien écrit. Il faut la circonstance de ce 50ème anniversaire pour m'amener à le faire.

#### Brèves réflexions sur la résistance armée chez les religieux

Les actions charitables défiant l'occupant nazi et le gouvernement légal, comme la diffusion de la presse clandestine surtout d'inspiration chrétienne n'ont jamais été mises en question, même si elles se sont terminées tragiquement, comme la mort en déportation du P. Jacques de Jésus pour avoir abrité des Juifs dans le collège des Carmes d'Avon. Au contraire, ces actions de résistance n'ont suscité qu'une admiration bien méritée.

Je crois que tous à La Brosse aurions préféré que notre rôle dans la Résistance se soit limité à ce domaine. La protection des réfractaires, l'abri donné aux personnes en danger, etc., allaient dans ce sens, mais les risques encourus n'étaient pas minimes, comme le montre l'affaire d'Avon. Le terroir particulier où nous nous trouvions, tout près d'une zone industrielle à Montereau, nous mettait inévitablement en contact avec des gens de toute opinion politique et religieuse, spécialement des communistes engagés dans la lutte armée, et ils n'auraient pas compris que nous nous mettions à part pour les laisser courir les plus gros risques. C'est une considération que j'ai entendu exprimer souvent parmi nous, et qui nous faisait accepter la participation à la lutte armée contre l'occupant. Je puis dire que j'ai partagé ce point de vue sans réserve.

J'aurais souhaité que ces activités à risque aient lieu loin de la maison, mais notre position ouverte sur la campagne a déterminé les responsables du groupe à utiliser la propriété et ses environs immédiats. Le stockage des armes dans notre caveau au cimetière n'a pas manqué de poser des questions à plusieurs des participants Oblats. Personnellement je n'ai appris ce choix qu'au dernier moment et il était trop tard pour y faire des objections. Il en va de même pour l'usage du puits désaffecté à proximité de la maison. A partir de mon engagement formel dans le groupe, je me suis considéré comme mobilisé et j'ai agi conformément aux ordres qui n'allaient pas contre ma conscience, exactement comme je l'avais fait pendant "la drôle de guerre" en 39-40. Je crois que mes confrères engagés avec moi ont pensé et agi de même. Il n'avait pas été envisagé d'utiliser les armes stockées sauf en cas de défense, encore moins qu'elles soient distribuées aux scolastiques. Le rôle prévu pour eux en cas de combats dans les environs était limité au service de santé, comme brancardiers et donneurs de sang.

La participation des prêtres et religieux à la lutte armée est une question délicate. Il y a cinquante ans, elle ne posait pas de problèmes de conscience, mais les temps ont changé. D'autre part, les pertes causées par cette participation à la résistance armée contre les nazis peuvent paraître sans proportion avec les services effectivement rendus. Je préfère regarder la valeur indiscutable du sacrifice dont les victimes nous ont donné l'exemple.

Henri du Halgouët et Jean Gueguen, 25 mars 1994